

Socialisme ou bases du Socialisme

Nous en sommes au trente-huitième anniversaire de la Révolution Russe, et on peut être sûr que le 7 novembre continuera à être célébré comme une des plus grandes dates de l'histoire humaine.

Que d'événements se sont accumulés : guerre civile, NEP, luttes intérieures, planification, collectivisation, procès infâmes, invasion hitlérienne, expansion géographique, relèvement, reconstruction, immense développement industriel et économique, « dégel » dans de multiples domaines. Des forces immenses ont été libérées par la révolution d'octobre 1917 et tous ceux qui ont prédit tout d'abord la fin et l'effondrement, puis le calme, tous ceux qui pendant si longtemps se refusèrent à croire que le régime de dictature omnipotente de Staline pouvait, devait cesser, tous ceux-là ont été et continuent d'être surpris par cette *révolution permanente* qui leur apparaît vraiment diabolique.

Entre ceux qui ne savent que condamner tout ce qui se rapporte à l'U.R.S.S. et ceux qui approuvent tout ce qui vient du gouvernement soviétique, rares ont été ceux qui ont cherché à comprendre cette révolution et la société qui en est née. Et peu nombreux sommes-nous encore aujourd'hui, nous trotskystes, qui, en affirmant notre attachement indéfectible et inconditionnel à l'U.R.S.S. avons, précisément pour cela, expliqué chaque étape de cette révolution et lutté pour y défendre également en son sein les intérêts fondamentaux de la révolution prolétarienne mondiale.

Combien, en parlant de la révolution russe, ne manquent pas d'attribuer à des raisons secondaires ou personnelles la grande lutte qui jadis se polarisa autour des noms de Trotsky et de Staline, et de penser qu'il s'agit de questions aujourd'hui dépassées. Mais c'est d'U.R.S.S. même qu'à la veille du 38^e anniversaire, une brève nouvelle est venue rappeler l'actualité de ces divergences. Car c'est seulement à la lueur des luttes anciennes que la récente « autocritique » de Molotov acquiert une signification.

DE 1925 A L'AUTOCRITIQUE DE MOLOTOV

Dans de nombreux journaux et dans les chancelleries, on épilogue sur cette « autocritique », en se demandant si elle n'est pas le prélude à un prochain limogeage de Molotov ou à une prochaine épuration. Personne ne peut actuellement nier qu'il y a quelque chose de changé par rapport au règne de Staline ; le départ de Molotov aurait pu se faire à la manière de la démission de Malenkov ; en outre, Molotov a été avant tout un exécutant de la politique extérieure du Kremlin, tout aussi bien à des moments de tension qu'à des moments de détente entre l'Est et l'Ouest. Le monde bourgeois ne peut vraiment pas sortir de sa compréhension de classe ; ce qu'est l'U.R.S.S. et ce qui s'y passe reste pour lui, selon l'expression de Churchill, une énigme enveloppée dans un mystère. Et pourtant, rien n'est plus clair que cette « autocritique » de Molotov. Il suffit tout simplement de remonter aux anciennes discussions à partir de 1923, plus précisément à partir de 1925.

Car c'est pendant l'automne de 1925 que Staline, en publiant une deuxième édition de son livre sur le léninisme, révisa la première édition parue au printemps de la même année, y introduisit une idée nouvelle, contraire à ce que tous les marxistes russes — y compris Staline lui-même — pensaient, et mit en avant l'idée de la possibilité de construire « le socialisme dans un seul pays », dans la seule Union soviétique. Tout au cours de son règne absolutiste, il se livra à de multiples tournants politiques, à de nombreux zigzags, mais on trouve cependant une constante dans ses idées et

déclarations : la construction du « socialisme dans un seul pays ». Nous ne pouvons malheureusement, dans le cadre de cet article, apporter toutes les citations à l'appui, mais il n'est pas un stalinien qui contestera ce point. Staline ne se borna pas à prétendre que l'on pouvait construire le socialisme dans un seul pays. Vers 1931-1932, il affirma que l'U.R.S.S. était déjà entré dans le socialisme. Dans son dernier article écrit pour le XIX^e Congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S., quelques mois avant sa mort, il prétendait non seulement que le pays était déjà entré dans le socialisme, mais qu'il était en train de le dépasser et se dirigeait vers une phase supérieure, le communisme ! Le *Manuel d'Economie Politique* soviétique, paru il y a seulement quelques mois, définit aussi l'U.R.S.S. comme une société ayant déjà construit le socialisme et qui se trouve sur la voie du communisme.

Dès 1925 et constamment depuis lors, Trotsky et les trotskystes n'ont cessé de défendre le point de vue que la révolution d'octobre, en renversant le régime capitalisme, avait établi en Union soviétique les bases pour une société socialiste que l'U.R.S.S. était une société en transition entre le capitalisme et le socialisme, que celui-ci ne pourrait être construit qu'à l'échelle mondiale, et que la politique du gouvernement soviétique devait viser à renforcer et à consolider ces bases du socialisme, jusqu'au moment où le développement de l'U.R.S.S. — qui alors était encore le seul Etat isolé — viendrait se combiner au développement d'autres pays, et notamment de pays économiquement plus développés que l'U.R.S.S. des années 1930, pour aboutir à une société socialiste mondiale.

LES MENSONGES DE LA BUREAUCRATIE

Il ne s'agissait pas d'une simple discussion théorique. Sur ce plan, la victoire des trotskystes eut été assurée, sans la moindre difficulté. Le socialisme suppose la plus haute technique, dépassant celle des pays capitalistes les plus développés. Or, déjà au niveau actuel des forces productives, le cadre national s'avère comme un obstacle : l'impérialisme, les crises économiques, les guerres, autant de manifestations de ce fait. L'Etat national a été le cadre idéal pour la victoire du capitalisme sur le système féodal et pour une formidable expansion des forces productives. Mais à présent celles-ci exigent un cadre plus large que celui de la nation, plus large même que celui d'un continent. La construction, dans l'Union soviétique isolée, d'une économie hautement industrialisée — ce qui était indispensable pour le renforcement des bases du socialisme — comportait, du fait même de l'isolement de l'Etat soviétique et des très faibles relations commerciales avec le monde capitaliste des frais élevés résultant de la non participation à la division mondiale du travail ; l'U.R.S.S. devait ainsi construire des industries dont elle n'aurait pas eu besoin en cas de planification mondiale et elle devait le faire à n'importe quel prix.

Mais le « socialisme dans un seul pays » était la conception théorique nécessaire à une couche sociale particulière, la bureaucratie, de nature profondément réformiste, doutant dans les forces de la révolution prolétarienne. Cette couche sociale acquit un développement et un pouvoir exceptionnels en raison de circonstances exceptionnelles. La misère du pays, l'épuisement de la classe ouvrière à la fin de la guerre civile étaient considérables. La misère, la rareté des produits — c'est une des premières thèses de Marx — favorisent les inégalités, et l'inégalité appelle le flic pour l'imposer et la renforcer. La bureaucratie, sous la pression encore forte des ouvriers, écrasa les forces de restauration du capitalisme. Mais, en même temps, elle se dressa au-dessus

de la société soviétique et, par un régime de terreur et des mesures extrêmement odieuses, elle créa des privilèges énormes et des inégalités très grandes jusqu'au sein même d'une classe ouvrière, toute nouvelle, formée de plusieurs dizaines de millions d'hommes venus de la paysannerie. Les bases du socialisme, sous la forme d'un renforcement de l'économie soviétique, furent consolidées, mais à un prix élevé, au détriment des conditions de vie des ouvriers, ainsi qu'en éliminant tout élément de démocratie ouvrière et en sacrifiant les intérêts de la révolution prolétarienne dans le monde.

La bureaucratie ne pouvait se permettre d'appeler son régime politique par son nom. La réaction dans le mouvement ouvrier n'ose pas s'appeler par son nom. Les thermidoriens de la révolution russe calomnièrent ceux qui restaient fidèles au programme de la révolution mondiale, les accusant d'être des agents du capital et prétendant qu'en U.R.S.S. on s'approchait du socialisme, puis qu'on y était entré, enfin qu'on marchait vers le communisme.

Mais comment se fait-il qu'après tant d'années, alors que l'U.R.S.S. s'est énormément développée, qu'une amélioration du niveau de vie s'y manifeste incontestablement, Molotov soit amené à faire son « autocritique » ? Pourquoi faut-il que tant d'importance soit accordée à ce qu'il a appelé un « lapsus » ?

Il n'y a pas de doute que la condition des citoyens soviétiques se soit améliorée. Il est vrai qu'en face des gigantesques progrès industriels effectués, ils aspirent à en tirer quelque bénéfice. La direction du P.C. de l'Union et le gouvernement soviétique se voient obligés à présent d'annoncer des délais de quelques années pour de nouvelles améliorations plus substantielles des conditions de vie.

Mais un nouveau phénomène se fait jour. L'amélioration encore bien limitée qui s'est produite a cependant suffi à faire disparaître l'angoisse de la faim qui a dominé pendant des années, la nécessité pour chacun de concentrer toute sa volonté à trouver les moyens d'assurer le plus réduit des standards d'existence ; ces efforts épuisaient les énergies au point de ne laisser aucune place pour la moindre pensée indépendante. L'amélioration encore trop faible des conditions de vie a tout de même donné un peu de temps pour penser à autre chose qu'aux seuls moyens de continuer à vivre. Et la pensée, la réflexion, dans un pays où l'éducation se fait sur les œuvres des classiques du socialisme, ont vite fait de montrer la contradiction entre le « socialisme » tel que le définissaient Staline et le Kremlin, et le socialisme de Marx et de Lénine.

Récemment *l'Humanité*, sous les plumes de deux rédactrices, donnait un reportage de l'U.R.S.S. qui, pour la première fois depuis près de trente ans, n'était plus l'image d'Epinal d'une terre de cocagne où tout était parfait : on y notait la pauvreté des vêtements des masses, l'insuffisance des logements. Comment faire concorder cela avec l'affirmation que l'U.R.S.S. est déjà sur la voie qui mène du socialisme au communisme ? Tout l'édifice « théorique » de Staline tenait sur cette construction du « socialisme dans un seul pays », du socialisme déjà réalisé depuis 1932. Les citoyens soviétiques qui savent mieux que les rédacteurs de *l'Humanité* les conditions réelles de l'U.R.S.S., qui savent les très nombreuses inégalités sociales ; qui savent aussi que, malgré les limites à l'activité du Guépéou depuis l'élimination de Beria, leurs libertés sont quasi inexistantes, ces citoyens sont amenés à se poser des questions sur le « socialisme » dans lequel ils vivent. Incontestablement ils ne mettent pas en cause les formes de propriété collectives ni la planification, c'est-à-dire les bases du socialisme, mais le régime tel qu'il est édifié sur ces bases. Si la direction soviétique a attaché tant d'importance au « lapsus » de Molotov, c'est très vraisemblablement que les esprits les plus